

1940

1er janvier 1940

Pendant notre corvée de fourrage, nous nous arrêtons dans un café. La patronne qui a connu la tristesse de la guerre 14-18 pensait que celle qui se préparait serait aussi longue. (*Pendant et après guerre j'ai souvent pensé à ses propos prémonitoires*)

Mardi 2 Janvier au 12 janvier

Cette annonce de 15h nous précise que nous partons de Culez cette nuit. Pendant les corvées, les Parisiens essayent d'en être exemptés en payant des "coups" au chef de pièce. Le brigadier chef Kadier se vengerait-il s'il lisait mes notes sur mon carnet?

Samedi 13 janvier

A 3 heures du matin, les chevaux sont attelés. Par cette nuit noire, il est défendu d'allumer la lumière avant d'embarquer en gare de Longeville. Dans les wagons, pour le petit déjeuner on nous sert du pain glacé, aussi, on préfère les miches achetées dans une boulangerie voisine.

Nous arrivons à 20 h en gare de Spincour. Quoi de mieux que 25 km à pied pour se réchauffer avant de cantonner à Dombras. Il fait très froid, le vin est servi avec des glaçons.

Dimanche 14 janvier

Nous sommes arrivés à 5h du matin. Il fait très froid, je glisse sur la terre verglacée en allant faire boire les chevaux. Les militaires du rang couchent dans une grange sur de la paille. Par contre, le chef de pièce Tallé et le chef Florian ont droit à une pièce chauffée par un poêle que nous sommes chargés d'alimenter en bois. Sur le poste radio de Tallé, nous suivons les opérations de débarquement des Anglais en Norvège.

Nos pièces de 155 ont pris position au petit et grand Tailly à côté de la frontière Belge. Il est prévu de rester jusqu'au 10 mars dans ce village de Dombras.

Mardi 16 janvier au 20 janvier

On nous annonce: plus de permission; par contre, tous les jours, exercices pendant une heure, après l'appel du matin à 7 h.

La propriétaire, une femme, d'une ferme voisine n'accepte pas nos chevaux. Elle dit qu'elle préférerait, 100 fois mieux, loger les Allemands pendant la guerre 14-18.

Dimanche 21 janvier au 24 janvier

Messe, Chopines, Maladies.

Jeudi 25 janvier

La grippe frappe beaucoup d'entre nous.

Samedi 3 et dimanche 4 février

Enfin, j'ai le droit à ma première permission.

J'arrive à Dunviller à 20 h pour prendre mon train qui ne partira qu'à 0h30. Ma feuille de route est timbrée à Reims, à 7h le dimanche matin. J'y retrouve Guillaume Bourel et nous partons à 11h pour toute la journée jusqu' à Choisy-le Roi centre d'accueil de la Croix Rouge où nous prenons un repas.

Nous arrivons le lundi matin à 4h en gare de St Briec.

Lundi 5 au 10 février

Nous descendons à Cesson chez ma sœur Marie, après avoir bu un café à l'Hôtel de la gare. Bien fatigué, je me couche jusqu'à 11h. Ensuite, je rends visite aux parents , aux amis et je passe voir mon ancien patron Gallais. Le reste de la semaine je donne un coup de main au jardin de François à Gouédic.

Dimanche 11 février

Après la grand messe à Cesson, je déjeune en compagnie de G. Bourel et Joseph Mouton chez Renée Hourdin. L'après midi, passage obligé dans tous les cafés de Cesson, on appelle ça la tournée "des grands ducs". Le soir, nous soupons chez Marie, puis, nous remontons chez le père Rondel à la Croix Blanche où, nous rencontrons une institutrice, connaissance de Guillaume.

Vendredi 16 février

Pendant tous ces jours de permission, je prends mes repas chez Marie et je reviens coucher à la maison. Ma mère est malade et mon père continue de travailler à la caserne. Le vendredi, galettes chez la tante.

Avec les Briochins, les conversations tournaient autour de la guerre. Ils croyaient à une victoire rapide et certaine. Nous leur expliquons que quelque chose ne tournait pas rond dans l'organisation, car c'était un peu la pagaille dans les régiments et, il avait trop de boisson parmi les hommes.

Après les adieux, c'est le départ. Renée Hourdin et Léon viennent me conduire à la gare pour un départ à 11h.

Samedi 17 février



Le train arrive à 18h en gare de Choisy le Roi, pour un départ à 18h15 pour Dombras.

Dimanche 18 février

A 3h du matin, j'arrive à Dunviller, où il fait un froid terrible. Je marche dans 20 cm de neige. Je suis de retour au campement de Dombras à 8h, à temps pour partager avec mes camarades un casse croûte, agrémenté de cidre bouché breton.

Lundi 19 février

Nomination du nouveau lieutenant Ledoux

Jeudi 29 février

Première série de piqûres.

Plusieurs chanteurs parisiens sont venus animer les 3 cafés du bourg.

Vendredi 1er mars

Nous présentons les armes au colonel venu au campement visiter les lieux.

Dimanche 3 au 5 mars



Un dimanche ordinaire des artilleurs de la GR5, messe, chopines.

Photo: Église de St Brice de Dombras

Mercredi 6 au 11 mars

Deuxième série de piqûres. Consignés, nous nous reposons couchés sur la paille avec les deux couvertures qui servent d'habitude aux chevaux.

La 41e division, dont je faisais partie, passe au service de la 2e armée commandée par le général Euringer. Auparavant, nous faisons partie de la 4e armée.

Mardi 12 mars

Une tempête s'abat sur Dombras occasionnant d'énormes dégâts: arbres déracinés... Les hommes sont réquisitionnés pour aider les habitants du village.

Mardi 18 mars

Le cinéma aux armées passe une fois par mois pour nous divertir.

Le commandant Ledoux s'est suicidé après le repas de midi, en se tirant une balle dans la tête.

Le lieutenant Martin apporte un tonneau d'huile et de vinaigre pour le vendre aux hommes. Pour l'utilisation, il conseille d'aller chercher des pissenlits dans les champs.

Je casse un timon de chariot en revenant de corvée de terrassement.

Lundi 1er avril

Avec Auvinet, nous sommes de corvée de blé chez un habitant du village. Nous

devons conduire ce blé à la gare de Longuyon. Pendant le trajet, les avions Allemands nous ont survolés.

Mardi 2 avril

A 8h départ pour St Laurent, retour à 14h. Bonne ambiance.

Dimanche 14 avril

Plusieurs chouettes, perchées dans le clocher de l'église, font entendre leur cris lugubres.

Jeudi 18 avril

Nous chargeons, en gare de Mangienne des madriers, pour notre nouveau campement. Nous amenons aussi du Petit Faily des pièces d'artillerie.

Mercredi 1er mars

J'échange ma permission avec un conducteur qui a une noce dans le nord.

Vendredi 10 mai

Nous apprenons que l'aviation allemande a franchi la frontière Belge et se rapproche de nous. Des dispositions sont prises. Sous le commandement des lieutenants Corbeau et Martin, nous attelons nos chevaux.

Notre départ de Dombras se fait sous le sifflement des bombes ennemies. La route est recouverte de fumée et de cailloux au passage de la colonne qui met pied à terre.

On dénombre plusieurs conducteurs blessés, des chevaux et des vaches sont tués.

Pour se protéger la colonne rentre dans la forêt de Romagne avant d'atteindre le village d'Azanne où une soupe nous est servie.

Brousse traîne avec un cheval une tonne d'eau. Il décide d'abandonner son chargement dans un fossé.

Samedi 11mai

Le nouveau campement est établi dans un bois à 2 km de Dombras. Pour ne pas se faire mitrailler, nous empruntons un chemin de traverse qui passe aussi sous un bois. Mon chariot s'enfonce parfois jusqu'au moyeu. A 6h du matin, fatigués, nous nous couchons à même la terre.

Peu de temps après notre départ, l'aviation Allemande bombarde Dombass.

Pour nous mettre à l'abri, nous construisons une tranchée.

Lundi 13 mai

Le soir, nous allons nous ravitailler en obus à la frontière belge. Nous partons du camp à 9h avec l'adjudant Gaudu pour revenir à 4 h du matin. Nous sommes félicités pour ce travail.

Mardi 14 mai

Tous les soirs, à la même heure, les avions allemands nous survolent. On appelle ça "la pétrolette ". Les habitants de Dombras évacuent leur village.

Notre 36e G.R.D. subit une défaite sur Longeron.

Dimanche 16 mai

Les Allemands connaissent les bois pour les avoir occupés pendant la guerre 14-18. Nous subissons des pertes, plusieurs chevaux de la 13e tués avec leurs conducteurs.

Lundi 17 au 29 mai

Pour nous reposer, nous couchons dans la boue sur de la paille humide. Nous nous ravitaillons en eau à Dombras. Certains se permettent de visiter les maisons évacuées de ce village, n'hésitant pas à ramener des bibelots. Ces faits sont tristes et désolants.

Le lieutenant donne l'ordre de faire boire les chevaux seulement la nuit.

Les vaches beuglent dans les champs pendant des heures par manque de soin. On décide de leur couper du trèfle.

L'infanterie du 101e de Monmédy à Longuyon est décimée. Les Allemands débarquent à la gare de Viston en Belgique.

Dorénavant, les obus viennent par camion, le transport par rail n'étant pas sûr.

Jeudi 30 mai

Quelques cavaliers du J.R.D. quittent le bois pour remonter en ligne en direction de la Belgique.

Mardi 4 juin

Départ à 21h de toute la colonne pour le bois d'Estray où nous arrivons à 3 h du matin.

Mercredi 5 juin

Nous finissons notre nuit, couchés sous les arbres.

Départ, le soir, pour aller dans le bois de Château Court.

Jeudi 6 juin

Départ à 9 h pour le bois d'Islette sur la route de St Ménéhould. Le conducteur Billet se casse une jambe en tombant de son cheval.

Vendredi 7 juin

Bien que toujours sur le qui-vive, on part "chopiner" à 3km sur la route de St Ménéhould. Nous y rencontrons les premiers Anglais qui participent à cette guerre. Nous sommes de retour au camp à 2h du matin.

Dimanche 9 juin

Nous partons du bois Islette, de nos baraquements en planches marqués d'une Croix Rouge. Le courrier n'est plus distribué. A 6 km, sur notre route, nous croisons des ambulances et nous sommes survolés par des avions allemands qui vont bombarder la gare de St Ménéhould.

Mardi 11 juin

Nous atteignons la gare de Morcel au petit jour. Des batteries sont installées sur le bord de la Marne. Des gars du midi viennent en renfort, seront-ils suffisants pour arrêter l'ennemi qui arrive en masse par camions dans la région?

A défaut d'avoine, nous nourrissons les chevaux avec du trèfle.

Jeudi 13 juin

Un brouillard synthétique recouvre la région. Il permet de camoufler certains lieux stratégiques.

C'est peut être notre dernière sortie en ville à Morcel. On se disait que demain on serait peut être mort. Aussi, nous y avons dépensé nos derniers sous, car nous ne recevons plus de mandat.

Des trains chargés de civils, enfants, vieillards partent pour le centre de la France. Nous recevons l'ordre d'atteler au plus vite pour rejoindre la Marne.

Vendredi 14 juin

Encore une nuit à cheval. Nous n'avons pas dormi depuis une dizaine de jours et l'ennemi se rapprochait de plus en plus. Une solution, se replier sur Paris avant que les mitraillettes allemandes nous atteignent. Nous décampons au plus vite en forçant nos chevaux à galoper sur 4 à 5 km. Sur notre parcours, les maisons sont abandonnées et des hommes en profitent pour chercher du "pinard" dans les caves , encore un non respect du bien d'autrui.

Notre seul objectif était de ne pas rencontrer d'Allemands.

On mangeait toujours froid surtout des boîtes de "singe" et au hasard des rencontres. De passage près d'une fromagerie, avec Auvinet et Chatelais, nous avons pu améliorer l'ordinaire et casser la croûte avec quelques fromages.

Sur la grande route de Paris, des colonnes de civils fuyaient. Volant à 500m d'altitude les avions allemands semaient la terreur avec leurs bombes qui soulevaient un nuage de fumée et de poussière. Il n'y avait, aucun avion français dans le ciel pour protéger ces civils.

Nous traversons le pont de la Seine sur l'Yonne. Nous apprendrons par la suite que ce pont a été bombardé le lendemain.

Mardi 15 juin

Il est 4 h du matin et nous nous reposons dans des broussailles. Nous retrouvons notre lieutenant Martin qui partait pour Tarbes avec des camions emportant des

vivres et la paie des hommes. Il restait aussi un cochon que les cuistots avaient pris dans une ferme et qui attendait d'être cuit. On aurait pu faire un bon repas, mais le moral n'était pas à la fête.

Nous reprenons notre chemin. Nous n'avions pas fait 1 km qu'une première vague d'avions soit disant Italiens bombardent, mitraillent toutes les personnes sur la route. C'est l'horreur, les enfants, les femmes et les vieillards qui ne descendent pas assez vite de leur charrettes sont blessés ou morts.

Nous les militaires, nous avons eu le temps de nous camoufler dans les fossés et dans les champs. Par contre, pour nos chevaux restés sur la route, quelques uns sont blessés. Nous rejoignons le reste de la colonne au village de Bray sur Seine et aussi le lieutenant Martin qui a eu un des ses camions réduit en miettes. Deux hommes Le Noël et Dufossé ont été blessés.

Sur le bord de la route, dans les fossés, il n'y a que des charrettes, des chariots, du linge, des édredons et des couvertures.

Nous apprenons que nos officiers ont arrêté 2 femmes. Ces espionnes supposées étaient porteuses de pigeons voyageurs. Après un interrogatoire, ces 2 femmes étaient relâchées, faute de preuve.

Ordre est de changer de direction, maintenant, nous nous dirigeons vers la Loire.

Dimanche 16 juin

Nous avons marché une partie de la nuit et nous arrivons dans un château du bord de Loire. Nous couchons sous les arbres et un repas froid nous est servi avec les restes de vivres disponibles. Des habits tout neufs sont aussi répartis entre les hommes.

8h. Ordre est donné de partir pour passer Le Louet.

Nous marchons sur la route de Montargis. Deux avions allemands passent au dessus de nos têtes sans nous bombarder. Un adjudant zélé ordonne de mitrailler ces avions sans les atteindre. Ils font demi tour, reviennent sur la colonne et larguent leurs bombes et torpilles sur les malheureux civils et militaires. Oh, malheur! Maisons sans toit, arbres coupés, corps humains en morceaux....

Nous passons le canal du Loing. Là un gosse d'environ 8 ans se lamentait sur le corps de sa mère morte allongée sur la berge. Toute la colonne est passée sans que quelqu'un s'arrête pour essayer de soulager la peine de ce pauvre gosse. Nous étions devenus de vrais automates sur nos chevaux, devenant insensibles aux événements.

Nous passons le Louet, toujours survolé par les avions à croix gammées. Le colonel en profite pour compter les effectifs restants de la 213 R et D.

A Courtenay, halte pour la nuit. Nous assistons au bombardement des villes voisines de Montereau et Lyon.

Nous sommes prévenus par le 13e RAD de la présence sur notre chemin, de l'ennemi à quelques kms. Pas facile de trouver une autre solution quand les ponts sur la Loire sont détruits. A 22h nous partons en direction de Blois Orléans pour passer

sur le Pont de Giens. Autour de nous c'est la désolation maisons et voitures en feu. Les motorisés du 7 R.D.J essaient de doubler la colonne, dans ces moments là c'est le sauve qui peut.

Lundi 17 juin

Au petit jour nous longeons le canal du Loing pour descendre sur Gondreville et Villeneuve la Guagne. Il y a du brouillard et au loin nous entendons la mitraille allemande.

Les personnes que nous rencontrons ne comprennent pas de voir pareille barbarie sur les routes de France.

A 11h la colonne rentre dans le bois d'Orléans où sont positionnés les canons de 75. L'aviation allemande bombarde continuellement nos positions et il nous reste 15 kms pour atteindre le pont de Giens.

Le magasinier de la G.R. le juif Godmich, pleurait sur le siège de notre chariot.

A 16h, ordre est donné de sortir, coûte que coûte, de ce bois. Avec l'intention de rejoindre la grande route d'Ossouere, tout le 5e groupe y parvient, en empruntant avec ces batteries un petit chemin de 250m. Hélas, l'infanterie allemande cachée dans les champs de blé et de trèfle nous tire dessus, à bout portant. Les balles passaient dans tous les sens et je cherche à gagner la grande route. Mon camarade Beaudouin, conducteur, n'ayant pas été assez vif, s'enfuit dans un champ où il reçoit une rafale de mitrailleuse dans le dos, le tuant sur le coup.

Nous arrivons à Ossouer ville occupée par les Allemands et nous partons en direction de Giens. Un colonel, debout dans son auto, aperçoit un Allemand par une lucarne d'une maison. Il prend son mousqueton et le vise. La réponse fut brutale, car le colonel et plusieurs de nos soldats furent abattus.

Plus de chef, alors nous pouvions nous considérer comme prisonniers. Avec plusieurs camarades, nous décidons de continuer à pied vers le pont de Giens. Mais on nous dit que ce pont est gardé par les Allemands. On ne savait plus s'il fallait avancer ou essayer de rejoindre à l'arrière le reste de notre colonne.

Tout à coup, une colonne d'Allemands motorisés, arborant un drapeau blanc, demande à parler aux officiers français. Ils vont à Dampière pour parlementer. Ils certifient que le général Pétain venait de signer l'armistice et que tout combat devait cesser à partir de ce soir.

Nous partons confiants nous reposer dans un fourgon qui est allongé dans le fossé. A minuit, on entend des voix. C'est notre lieutenant Corbeau de la G.R., qui troublé par l'annonce de l'arrêt brutal de la guerre, pensait que cela pouvait être un piège.

Mardi 18 juin 1940

Au lever, Auvinet et moi, nous partons chercher un peu d'eau pour nous laver. En route nous croisons des Allemands qui nous donnent l'ordre de dégager la route pour laisser passer des officiers et les ambulances.

Nous apprenons que les camarades Le Chatelais et quelques autres restés à Ossouer furent enfermés dans l'église.

Un colonel, qui avait fait 14-18, pleurait en faisant ses adieux et en déplorant que la fin de la guerre se passe ainsi. On nous a bourré le crane et envoyé à la guerre avec des bâtons et des triques, alors que l'ennemi allemand était très bien armé.

Maintenant, nous sommes des prisonniers de guerre et nous devons obéir aux Allemands. Les hommes se regroupent et mangent un maigre repas sur le bord de la route. Puis, musette sur le dos, ils partent sous la surveillance de sous-officiers allemands pour rejoindre la cour d'une ferme située à Dampierre (Yveline).

Nous nous débarrassons de nos masques à gaz et de nos casques, mais nous gardons notre calot, notre plat à gamelle, cuillère et fourchette.

Il fait chaud, quelques habitants nous offrent de l'eau et même du cidre.

Par rang de quatre, nous partons à pied vers Montargis (Loiret). On croise des colonnes allemandes qui nous filment ce qui ne nous fait pas sourire. Morts de soif par cette chaleur accablante, nos misères allaient en s'accroissant. Trop bien escortés, nous ne pensions pas à désertir.

A 17h, nous nous arrêtons dans une prairie. Nous avons pu observer les armes des Allemands et constater que nous n'étions pas à leur niveau pour nous battre avec eux.

En rentrant dans un village, un homme âgé d'une cinquantaine d'années nous prenait à partie et nous criait « c'était bien la peine d'avoir été victorieux en 18 pour que 20 ans après on perde la guerre ». Nous baissions la tête sans répondre, on pouvait l'accepter des vainqueurs, mais c'était trop de se faire maltraiter par les Français. Marchant dans la nuit, en ayant mal aux pieds, nous avons le temps de réfléchir à toutes ces accusations.

A 1h du matin, nous faisons une halte dans une enceinte d'un château, plus précisément dans le jardin, parmi les légumes.

Mercredi 19 juin

A 5h du matin, départ pour Montargis.

Quelques coloniaux et d'autres militaires essaient de s'enfuir en se jetant dans les taillis bordant la route, rattrapés par les sentinelles qui n'hésitaient pas à tirer.

Il faisait très chaud et des villageois, à notre passage, nous donnaient de l'eau et du lait.

Nous arrivons à midi. A 16h, on monte dans des chambres pourvues de lits. Après tant de fatigue, enfin nous pouvons dormir.

A 18 h, l'autorité allemande nous distribue une boule de pain à partager entre 4 prisonniers.

Jeudi 20 juin

Nous sommes réveillés à 4 heures du matin, aussitôt remplacés, dans les chambres, par d'autres prisonniers.

Distribution à 5h d'une assiette de riz cuit à l'eau.



Photo : camp Beame-la-Rolande.

Nous partons de Montargis à 10h pour rejoindre Beaune la Rolande (Loiret) située à 30kms.

C'est un camp qui avait été aménagé par les Français pour les prisonniers Allemands, mais qui, hélas, va nous servir maintenant. Nous marchons sans recevoir de nourriture. On

mangeait ce que l'on trouvait au bord de la route, par exemple, des pommes de terre crues.

La colonne de prisonniers arrive à 17h à Beaune-la-Rolande. Ordre nous est donné de nous débarrasser de tous les objets qui pourraient être dangereux pour les sentinelles : rasoirs, couteaux... Pas de distribution de repas.

Il pleut et il faut trouver un abri. Je me glisse dans un baraquement où il y a déjà une centaine de prisonniers. Nécessité est de dormir debout.

Vendredi 21 juin

Le matin, je recherche des camarades du GR5. J'en trouve qui faisaient frire des épluchures de pommes de terre. Je les regarde avec envie.

Nous restons toute la journée dans ce camp qui contient 2 à 3 mille prisonniers. Les conditions sont très dures, une assiette de soupe le midi. Beaucoup couchent dehors.

Samedi 22 juin

Avec une boule de pain pour 4, nous partons à 10 h pour 30 à 40km. Destination Château-Landon (Seine et Marne) où nous arrivons à la tombée de la nuit. Des hommes trop fatigués tombaient dans les fossés. Ils étaient récupérés par des camions qui les amenaient à destination. A notre arrivée, nous avons le droit à une assiette de soupe et à un morceau de viande. Avec deux camarades, Bourgeois et Tanguy, nous trouvons une cabane en bois pour passer la nuit.

Dimanche 23 juin

Nous étions complètement désargentés, plus de pécule, en somme, des miséreux sur les routes de France.

A Château-Landon nous constatons le grand nombre de tombes fraîches qui prouvent que les batailles ont dû être rudes dans cette région.

De nouveau, 30 kms à faire pour rejoindre Nemours (Seine et Marne). Notre arrivée à 16h n'a pas précipité les habitants dehors, pour nous donner du pain à manger, hélas pour nous.

Encore une fois, on s'est contenté de pommes de terre.

Lundi 24 juin

Départ à 5h du matin pour Montereau (Seine et Marne). La mal bouffe et les conditions d'hygiène provoquent chez nous la dysenterie.



Bundesarchiv, Bild 121-0464
Foto: o. Neg. | 1940

Après 24km de marche, à 12 h, on nous parque comme des animaux sur le terrain de foot de la ville. Distribution du repas du soir : 4 biscuits. Nous dormons dans les gradins en ciment de la tribune. On se fait chaparder ce qui nous reste par quelques Marocains.

Mardi 25 juin

Les autorités allemandes demandent à nos sous officiers d'établir la liste des hommes présents en précisant leurs matricules.

Mercredi 26 juin

Nous sommes logés dans l'usine électrique Silex, de Montereau, à l'abri dans les ateliers. Notre présence était contrôlée en permanence. Pour éviter les désertions, on devait sortir des bâtiments, puis nous rendre sur le terrain de foot où les Allemands procédaient à un comptage.

Affaiblis, beaucoup d'entre nous, avons des petits maux. Quelques uns étaient à l'hôpital pour soigner leur diphtérie.

Les journées étaient longues. Nous nous occupions avec des fils de laiton qu'il y avait en abondance dans les ateliers. Plusieurs groupes jouaient aux cartes.

Sur ce campement, nous était distribué un repas par jour. Pour suppléer à cette insuffisance, un camarade se rendait au village chercher du bouillon-cub que l'on faisait bouillir avec de l'eau.

Je me lie d'amitié avec un camarade Robert, de Quessoy.

Dimanche 30 juin

L'autorité allemande réquisitionne des hommes, de préférence des agriculteurs, pour aller ramasser des chevaux crevés, afin de les enterrer.

Un prisonnier, en voulant sortir du camp pour faire des achats en ville, a été abattu par une sentinelle.

Par manque de nourriture les hommes étaient de plus en plus faibles et avaient du mal à tenir sur leurs jambes.

Mercredi 3 juillet

Le bruit courait que Pétain s'occupait de nous faire libérer. Bobard ?

L'occupant considère qu'il y a trop d'évadés. Nous démenageons à l'autre bout de la ville. En traversant, nous avons pu constater les dégâts énormes qu'avait subi

Montereau.

Pour s'amuser, les Allemands balancent des paquets de cigarettes. Les prisonniers se jetaient dessus comme des chiens. Les humains étaient tombés bien bas.

Mardi 9 juillet

Cette fois, nous sommes logés dans une usine de ciment. Nous couchons à même le sol, et notre régime alimentaire, consiste en 5 biscuits et 1/4 de vin blanc.

L'infirmierie distribue du charbon pour les maux de ventre.

Vendredi 12 juillet

Les aumôniers célèbrent la messe en plein air dans la cour du camp.

Une bibliothèque s'y installe.

Dimanche 14 juillet

Messe. Supplément de nourriture. Les journaux français racontent que les parents de prisonniers parisiens peuvent venir les voir dans les camps.

Un journal de l'Indre fait paraître un article sur la 41e division, signé du Général Weygand.

Mardi 16 juillet

Je viens de recevoir le matricule 3359. Fini l'espoir de ne pas être déporté en Allemagne. J'ai fait la connaissance d'un garçon de 20 ans d'Yffiniac. Ses rhumatismes le font souffrir.

Mercredi 17 juillet

Installation d'un poste de garde dans le camp.

Une chapelle se construit sur le terre-plein.

Des heures entières nous guetons au grillage l'âme charitable d'un civil pour nous donner un peu d'argent ou pour nous donner à manger. Je n'ai rien eu, je ne suis pas assez débrouillard...

Dimanche 21 juillet

Nous sommes de plus en plus nombreux à assister à la messe et aux vêpres.

Les visites des familles sont totalement supprimées. Pour communiquer avec les prisonniers, il faut crier les messages à partir de l'autre côté des berges de l'Yonne. Scènes déchirantes.

Jeudi 25 juillet

Les prisonniers belges partent pour une destination inconnue.

Nous sommes totalement désœuvrés pendant des journées entières. Je me plonge dans la lecture.

Le moral est très bas.

Vendredi 26 juillet

Les Algériens prisonniers partent du camp.
Nous assistons à la messe de la St Jean.

Samedi 27 juillet

Les communications avec l'extérieur sont de plus en plus difficiles.
Les Allemands déchargent eux même les péniches de sucre, vin, essence...

Dimanche 28 juillet

Des avions canadiens passent au-dessus du camp, ravivant l'espoir d'une libération.

Lundi 29 juillet

Les Alsaciens et Lorrains partent du camp pour une destination inconnue.

Jeudi 1 août

Nous recevons des habits et des souliers neufs.

Du vendredi 2 au 8 août

Plusieurs centaines de fonctionnaires partent du camp.

Nos lettres adressées à nos familles restent sans réponse depuis le mois de mai.

J'ai été désigné pour une corvée en ville. Vais-je pouvoir ramener des pâtes alimentaires ?

Besson ramasse les mégots par terre.

Besseret de Caulne a eu la visite de sa femme qui lui a ramené des boîtes de conserve, de l'argent... Heureux homme.

Départ pour St Briec de Hervault, coureur cycliste habitant rue Jules Ferry. Je lui demande de passer voir ma famille pour donner de mes nouvelles.

Des prisonniers passent leur temps en fabriquant des bagues avec des pièces de 2 F.

A 5 h du matin, nous apprenons qu'un prisonnier s'est tué en tombant d'un arbre.

Suicide?

Départ du camp des employés travaillant aux PTT.

Je reçois le premier colis de 2kg des parents avec aussi le premier mandat. Tout de suite, le moral est meilleur.

Dimanche 18 août

J'ai reçu mes premières lettres qui sont bien sûr toutes ouvertes par la censure des Allemands.

Nous recevons ¼ de litre de tisane le matin.

Lundi 19 août

Des prisonniers travaillent chez des agriculteurs de la région. Ils sont traités par ceux-ci comme des prisonniers.

Lundi 26 août

J'ai reçu un colis avec des chaussettes et un rasoir.

Samedi 31 août

ORDRE : Bureau des autorités allemandes
Fiche avec matricule : 11860. Frontstalag 125 .

Certainement cette décision brutale venait d'être prise à mon sujet, car je n'ai pu aller chercher un mandat de 100F au bureau des réceptions.

Dimanche 1er septembre

Au milieu de la messe de 9h, le chef de compagnie vient prévenir les hommes. Ils devaient faire leurs paquets pour un départ du train à 10h.

Et dire que l'on pensait qu'on aurait pu être libérés!



En rang le long de la ligne de chemin de fer, nous embarquons dans des wagons à bestiaux surveillés par quelques officiers allemands. Quelques femmes agitent leurs bras pour dire au-revoir à leurs maris; Puis les portes cadenassées, à 12h30 nous quittons la gare de Montereaux sans manger. Nous roulons toute la nuit recroquevillés, les uns contre les autres, nous essayons de dormir. Le train passe

Nancy en zone non occupée, ce qui donne des idées d'évasion à certains.

Lundi 2 septembre

Depuis samedi soir, nous n'avons pas bu. Nous réussissons à obtenir d'une garde barrière une gourde d'eau que nous nous partageons (entre les 20 passagers du wagon). En soirée, nous recevons une boîte de conserve et un peu de pain.

Les portes restant fermées, nous ne pouvons pas sortir, aussi les hommes font leurs besoins dans le wagon.

Nous passons la frontière.

Mardi 3 septembre

Après un arrêt dans une gare allemande, le train s'arrête en rase campagne. Les Allemands ouvrent les portes des wagons pour que nous puissions faire nos besoins.

Pas besoin de douter, nous sommes en Allemagne, dans cette Allemagne triste que nos instituteurs nous ont décrite à l'école.

Mercredi 4 septembre

A 5h dans le brouillard du matin, nous nous arrêtons dans la gare de Graffevork. Nous partons à 9h en colonne pour être parqués dans des écuries. Les autorités nous sélectionnent en fonction de nos emplois dans le civil. Beaucoup, comme moi, sont

classés comme manœuvre.

J'ai pu acheté une bouteille de limonade, d'autres ont fait rire les Allemands quand ils ont acheté des cigares.

Dans nos écuries, nous couchons sur les pavés, séparés par les bat-flancs des chevaux.

Jeudi 5 septembre

Changement dans la nourriture ragoût de pommes de terre.

Nous passons à la douche, puis nous sommes traités contre les poux et lentes.

Vendredi 6 septembre

Nouvelle affectation, matricule 103 546.

Fiche de renseignement avec : Nom et adresse de la famille en France, Photo du prisonnier, Dépôt d'argent (il me restait 50F). Des photos de la famille étaient aussi empruntées.

Je fais partie d'un groupe de 20 personnes pour Karsbach pour aller travailler chez des cultivateurs. Les camarades de Quessoy sont envoyés à Chivert.

On était content de partir travailler en Bavière.

Samedi 7 septembre

Pour notre nouvelle affectation il sera interdit de fraterniser avec l'employeur ou avec une femme ou une jeune fille allemande, sous peine de mort.

Cette communication nous a été faite par un officier allemand qui parlait parfaitement le Français.

Dimanche 8 septembre

Les sentinelles s'opposent à une messe sur la route traversant le camp.

Lundi 9 septembre

A 4 heures du matin, nous apprenons que notre départ pour la Bavière est reporté.



10 et 11 septembre

A 4h du matin, nous montons dans des wagons à bestiaux. Il pleut sur la vallée du Danube. Nous restons en gare de Passau jusqu'à 17h. Il y a une distribution de pain.

Nous repartons dans la nuit pour arriver en gare de Waldkirchen (Bavière) où un Allemand, à gueule de bouledogue, nous ouvre les portes du wagon. Nous voyageons ensuite dans une automotrice et nous arrivons sous la pluie jusqu'au terminus Karbach où des femmes et des jeunes gens viennent à notre rencontre. Nous prenons une soupe aux pommes de terre dans un café, avant de prendre la direction d'un moulin situé en bas du village où nous avons bien dormi.

Jeudi 12 septembre

Après un lever à 6h30, des serviettes et du savon nous sont distribués. Nous partons pour la place du village où les cultivateurs nous attendent comme sur un marché aux bestiaux en France.

Je pars seul dans une ferme occupée par un vieux monsieur, un garçon de ferme et 6 enfants. Je m'assois devant une cuvette (en France elle sert pour se laver) où on me sert une soupe de petit lait avec du pain de seigle, au goût pas très bon.



Pour mon premier travail au champ, je dois faucher de l'herbe avec une faux et un râteau en bois. Je n'y arrive pas. J'essayais de m'appliquer, mais c'était la première fois de ma vie que je me servais d'un tel outil.

Nous rentrons à 11h, le garçon et la fille de ferme essaient de me questionner, mais vu mon niveau en allemand, je me contente de sourire.

A midi, je m'assois devant une cuvette remplie d'un liquide (soupe) où surnageait une dizaine de boulettes noires contenant de la farine. C'est alors que le père de famille entonne la prière du midi, le bénédicité. Chacun se découvre, moi je reste debout par politesse pendant 5 minutes. De grosses tartines de pain nous sont distribuées dédaigneusement (comme pour un chien) Pour manger, nous prenons une boulette et nous trempons notre pain dans la soupe. En ¼ d'heure le repas se termine par un signe de croix. La fermière enlève la nappe sorte de drap blanc et gris et la suspend au dessus des marmites pour que les miettes tombent dedans. Tous, nous nous dirigeons vers les étables, sauf le chef de famille qui reste dans la pièce pour fumer sur le divan sa pipe bavaroise.

Départ pour les champs. 16 h, miche de pain. 18 h, soin aux bœufs. 19 h, soupe. Je retourne au moulin, ma demeure.

C'était mon premier jour de travail dans une ferme bavaroise.

J'apprends que des Français prisonniers logent dans un bâtiment au bourg et qu'ils cherchent à communiquer avec moi.

Vendredi 13 septembre

Lever 5h30 pour être chez le cultivateur à 6h.

Toute la matinée on fauche sous la pluie. J'ai les pieds trempés et mal aux reins. En Bavière, la religion a beaucoup d'importance et le jour du vendredi est marqué. Notre repas du midi: Pommes roulées dans la farine, arrosées de lait, le tout passé au four.

Après le soin aux bêtes, nous abattons 6 arbres. Le patron étant resté à la ferme, les domestiques me questionnent sur ma vie en France et souhaitent voir des photos.

Nous revenons chargés de pommes et de pêches.

Au moulin, notre sentinelle est remplacée, c'est maintenant Bébert. Il a rempli nos paillasses de paille.

Samedi 14 septembre

On commence par rentrer la bois abattu de la veille, puis on le coupe en morceaux.

Un cochon est tué, suivi par le nettoyage de la ferme.

Notre nourriture est assez copieuse et consiste à manger du boudin. Nous pouvons en emmener au camp.

Dimanche 15 septembre

Nous nous levons à 7h.. Après avoir soigné les bœufs, nous prenons notre petit déjeuner, café au lait.

Nous n'avons pas le droit, nous, les prisonniers, de participer à la messe du dimanche donnée dans l'église du village.

Lundi 16 septembre

Le maniement de la faux ne me convenait guère. Aussi, maintenant, je ne quitte plus mon râteau, du matin au soir, décision du chef de famille qui donnait les ordres. Notre travail s'effectuait sous la pluie et parfois la grêle.

Mardi 17 septembre

Je vais butté le seigle dans une ferme voisine. Nous procédons comme en Bretagne. Après, je monte des gerbes de paille par la lucarne d'un bâtiment de la ferme. Mes poignets me font mal et, pour diminuer la douleur, je les noue avec un mouchoir.

Mercredi 18 septembre

C'est un jour de fête pour ces battages. En soirée après l'effort, accordéon et 3 tonneaux de bière pour les participants, mais pas pour les prisonniers qui rentrent au camp à 21h.

Du mardi 19 au mardi 25 septembre

Le temps change, la neige approche des Alpes Bavaroises.

Nous procédons au dernier fanage et ramassage du foin, ainsi qu'à l'arrachage des pommes de terre à la charrue.

Je profite du peu de temps libre le dimanche pour laver mon linge. Je constate que j'ai quelques poux.

Le temps se refroidit et le matin à 6h il faudrait un pull et un tricot de lainage, ainsi qu'une bonne paire de chaussette, vêtements que je n'ai pas.

Mercredi 25 septembre

Battage dans une ferme du village. Je suis derrière la machine à battre et j'ai respiré la poussière toute la journée.

Jeudi 26 septembre



Notre sentinelle nous fait savoir que si l'on veut un curé, celui-ci viendra dire un messe dans le camp.

Photo : Procession dans un camp

Vendredi 27, au 29 septembre.

Participation à un nouveau battage dans une ferme.

Les poux nous empêchent de dormir la nuit. Le boulanger du village nous amène de l'eau chaude tous les samedis pour nous laver. Après notre bain, cet artisan discutait et blaguait avec nous.

Lundi 30 septembre

De nouveau, battage dans une ferme. Le fils du fermier fait la guerre en France. Il est en garnison à St Malo. En permission, il m'offre mon 1er mark pour me permettre de m'offrir une bière au village.

Mercredi 2 au 9 octobre

Nous continuons nos battages en allant de ferme en ferme. Nous côtoyons des personnes très humaines. Elles pensent à leurs enfants qui, eux, font aussi la guerre.

Du 10 au 19 octobre

Notre sentinelle Bébert nous distribue une boîte de 120 cigarettes polonaises, à bout cartonné. Pour me distraire, j'ai commencé à fumer.

C'est la saison, les feuilles tombent et nous sommes chargés de les ramasser.

Dimanche 20 octobre

J'ai envoyé une carte postale à ma famille. Des prisonniers de Chwck nous on rendu visite. Tous ensemble, dans une prairie, nous avons chanté la Marseillaise.

Lundi 21 octobre

Nous arrachons les betteraves. Les choux sont coupés pour faire cet hiver de la choucroute.

Au loin nous apercevons un convoi d'enterrement. On nous a expliqué les coutumes de la région. La famille du défunt se réunit après la cérémonie dans le café du village pour manger une soupe de tripes et boire des bières, au son d'un accordéon. Cette réunion dure jusqu'au soir.

Le permissionnaire de notre ferme regagne St Malo. Il serait tentant de lui donner une lettre pour ma famille en France. (Ce qui est strictement interdit par les autorités allemandes).

Mercredi 23 octobre

La sentinelle Bébert recherche 20 hommes, parmi les plus mal lotis, pour travailler dans un carrière de granit. Je suis volontaire.

Jeudi 24 octobre

Certains propriétaires sont mécontents de l'absence de leur prisonniers.

Avant de partir, à 12h, pour 8 km à pied, mon ancien patron de la ferme m'attendait avec un morceau de pain et un morceau de lard. On passe par Chwck pour arriver à 14h à Waldkirchen.

On nous installe dans une ancienne salle de danse, la salle Gasnier, où des lits à ressorts sont disposés. Pour repas, une soupe et un café.

Vendredi 25 octobre

Lever à 5h30. Le patron de cette carrière, Hans, est un civil qui avait été prisonnier en France pendant la guerre 14-18. Pendant son séjour, il avait appris le français. La carrière est distante de 4 km de notre nouveau camp.

Nous commençons par dégager toute la terre qui se trouve au dessus du granit. A 9h, pose pour prendre un casse-croûte, 750g de pain pour toute la journée. L'ambiance dans cette carrière est bonne, les ouvriers civils cherchant à communiquer avec nous.

Nous arrêtons notre travail à 17h pour revenir avec Hans au camp. Malgré l'interdiction de discuter avec les civils allemands, nous blaguons avec notre patron.

Samedi 26 octobre

Première neige et nous faisons la semaine anglaise. Pas de travail aujourd'hui. Par contre, pas de repos pour les poux.

Dimanche 27 octobre

Waldkirchen est situé à une altitude de 576m. Dans ce village, on nous regarde comme des bêtes curieuses.

Parmi nous, Longrenet à la confiance des Allemands pour nous représenter.

Mardi 29 octobre

Un bloc de granit se détache et je fais une chute d'environ 4 m. Je me relève sans dommage.

Vendredi 1er novembre

Le jour de la Toussaint, nous travaillons. Le soir, nous ouvrons nos colis venus de France.

Samedi 2 novembre

Nous consacrons l'après midi à installer des lits pour des nouveaux arrivants prisonniers qui viennent de Joigny. Ils ramènent peu de nouvelles.

Dimanche 3 novembre

Messe dans l'église du village.

Semaine du 3 au 10 novembre

Nous sommes employés à transporter des gros pavés.

Menu de la semaine du restaurant Boscleiner

Lundi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe Maggi
	Soir	Soupe de tripes ; Choucroute pays ; 3 petits pains blancs
Mardi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe Maggi
	Soir ;	Boulettes de bœuf ; Choux
Mercredi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe Maggi
	Soir	Boulettes de bœuf ; Choux
Jeudi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe à la semoule
	Soir	Boulettes de bœuf ; Choux
Vendredi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe avec pâtes
	Soir	Choux pommes de terre ; 3 petites saucisses
Samedi :	Matin	Cuvette café + 750g pain pour la journée
	Midi	Soupe
	Soir	
Dimanche :	Matin	Pommes de terre en salade ; 3 petits pain
	Midi	Viande à la sauce Maggi
	Soir	Petits pains blancs

Semaine du 10 au 17 novembre

Les jours sont monotones à la carrière.

En cette période de l'année, nous déblayons la neige.

A midi, tous les habitants s'arrêtent, se découvrent, où qu'ils se trouvent, pour réciter l'Angélus conclu par un signe de croix.

De nouveaux prisonniers arrivent dans le camp.

Le dimanche, j'en profite pour mettre à jour mes carnets de route.



Semaine du 17 au 24 novembre

Dans le village les hommes portent le chapeau Tyrolien.

Mes chaussettes sont usées par les sabots en sapin.

Les ouvriers civils de la carrière nous offrent, des chapeaux, des vestes et des chaussettes, mais aussi de la nourriture et du pain...

Les sentinelles garnissent les fenêtres de sciure de bois pour les isoler du froid.

Semaine du 24 au 1er décembre

Il y a 50 cm de neige. A 5 h du matin, pour se déplacer, les prisonniers marchent en file indienne .

Semaine du 8 au 15 décembre

Cette semaine, la neige est tombée en abondance , 60 à 65 cm. On a l'impression que les sapins sont moins hauts. Pour pouvoir aller à la carrière, nous empruntons la grande route qui nous rallonge de 2 kms.

Pour éviter d'avoir les pieds glacés du matin au soir, on nous distribue des mitaines.

Un peu partout, on entend les clochettes des chevaux qui tirent des traîneaux.

Nous recevons notre première paye: 7,82 marks, de quoi il faut retirer le coût du savon et aussi la paie de la femme de Hans qui nous lave notre linge de corps.

Première coupe de cheveux avec un coiffeur.

Semaine du 15 au 22 décembre

J'achète un peigne, une glace, et des rondelles de pâté de tête.

Semaine du 22 au 29 décembre

Alors que Petitpas et moi faisons des wagonnets de neige, je suis tombé dans un ravin. Il me faudra du temps et de la peine pour remonter.

Pendant que nous marchons dans la nuit noire, à 6h du matin, la lune nous éclaire.

Il règne un silence complet sans aucun chant d'oiseau ce qui nous rend encore plus triste.

La veille du 24 décembre, jour de Noël, le patron de notre carrière nous a offert à chacun, quelques cadeaux, 3 saucisses de cervelas, 1 bouteille de bière brune et un gâteau rond, des gâteaux secs et 2 boîtes de cigarettes. Nous avons chanté des vieilles chansons françaises, puis de bonne heure nous sommes allés au lit.

Pendant 2 jours ½ nous ne sommes pas allés travailler à la carrière et donc pas de longue marche dans la neige.

Une nouvelle sentinelle est arrivée au camp, nous l'appellerons Foschetène.
Le vendredi, nous retournons à la carrière pour travailler. Un gars nous prend en photo, un souvenir de Noël 1940.

Semaine du 29 au 5 janvier 1941

La neige est tombée en continu et nous avons plus d'un mètre. Nous arrêtons le travail à 10h. Nous nous occupons comme nous pouvons, certains jouent aux cartes ou aux échecs, moi je mets mes carnets à jour, ce que je fais maintenant tous les 8 jours.

De retour au camp, distribution de manteaux et de capotes. Dehors, il fait -10°, nous nous recouvrons la tête de bas de femmes.

31 décembre.

Nous n'avons pas reçu de nouvelle de France depuis 3 mois, mais aujourd'hui j'ai une lettre de patron, Mr Gallais.

Par un froid glacial, des prisonniers du camp sont envoyés en Tchécoslovaquie dégager la neige qui obstrue la voie ferrée qui va à Prague.

Dans les villages on a peur des espions.

A 8h, le contremaître nous amène à la carrière en nous disant qu'on allait travailler mais arrivé à destination, il fait allumer la cuisinière pour nous réchauffer.

Nous mangeons chez Boscleiner ou nous restons toute l'après-midi pour rentrer de bonne heure au camp. D'autres prisonniers ont été moins bien traités. Les 10, qui sont à la carrière d'Albret, ont refusé de travailler. Ils sont arrivés à 20h complètement gelés.

2ème paie : 8 marks

Ici, les prisonniers m'appellent "L' Apoteck", car je travaille dans une pharmacie.